

Volodia

André Ourednik

« Si cette terre géante d'une beauté implacable, avec son serre-tête de diamants et son blanc manteau d'impératrice, s'était effondrée avec succès en 1917, et si elle s'était fractionnée en plusieurs pays de taille humaine, tout se serait déroulé dans l'esprit de l'Histoire moderne ; ces pays réduits en esclavage par la puissance tsariste auraient enfin trouvé une identité post-impériale et ils commenceraient à vivre leur liberté. Mais ça s'est passé autrement. »

— Vladimir Sorokine, *Telluria*



Pourquoi est-ce qu'il me flatte? s'inquiéta Volodia en fixant la rétine de l'œil gauche du journaliste.

Sous la bulle brillante de la cornée, bordée d'un iris bleu gris pâle et impassible, s'ouvrait la noirceur d'un puits de convictions et de stratagèmes.

Quelle menaçante rétine!

L'intérieur du corps entier de l'humain en face de lui consistait sûrement en cette même obscurité liquide faussement calme. Oui, la rétine donnait à voir rien de moins que l'âme de l'individu: une noirceur visqueuse regorgeant d'acides organiques et de créatures animées d'une volonté pas hostile, non, pire, animées d'une logique incompréhensible qui ignorait tout de Volodia, qui se moquait de ses aspirations et qui agissait *comme s'il n'existait pas*, et pourtant à son détriment. Une logique qui lui nuisait *par hasard*. Voilà exactement ce que percevait Volodia! Ce journaliste mal rasé, avec sa rétine et sa gueule de star de western faisait simplement son job, il vivait sa

vie, imprévisible et hors de contrôle, il vivait sa détestable vie et ce faisant l'engloutissait, lui, Volodia ; il l'englobait, le phagocytait, et le digérait dans ses logiques intérieures.

Oh, combien il me sous-estime ! se rassura Volodia.

Il n'allait pas se laisser faire. Il redoubla de vigilance et se mit à évaluer frénétiquement les implications de chaque phrase, de chaque mot. Et pourtant rien. Pas une insinuation, aucune ironie, même pas l'esquisse d'une narration forcée qui l'entraînerait dans le marais de la défaite et du ridicule sous l'œil de la caméra. Personne ne l'accusait. Personne ne s'appliquait à lui fabriquer une tête de chien. Pas un mot sur Kara-Murza, rien sur Ouldatsov. Ils souscrivaient carrément aux projets historiques de la Fédération qu'il leur détaillait de sa voix savante et posée et ronronnante et implacable.

Une belle voix, se félicita Volodia. La voix d'une puissance vaste.

Il alignait des mots clairs et simples à l'attention de leur populace de téléspectateurs et *ils le laissaient dire* sans broncher depuis une demi-heure, déjà, lui, Volodia, qui démontait leur échafaudage idéologique.

« Ils », parce qu'il y avait l'autre, la femme ; blonde, souriante, compréhensive.

Je me la taperais bien celle-là, songea Volodia.

Elle portait une combinaison noire décolletée avec un collier d'argent, et des lunettes en ébène laqué. Les yeux verts de la blonde s'agitaient derrière les lunettes ; ils détaillaient le visage de Volodia et buvaient ses mots. À part

ça, elle se taisait et se contentait de petits mouvements d'acquiescement de tête.

Elle est bien là pour une raison. C'est elle qui va lancer l'assaut. Le cowboy sert à me distraire le temps que je baisse la garde.

Mais elle se taisait toujours et le cowboy n'émettait que des « je comprends, président », « c'est un point de vue légitime, président ». Peut-être traduisait-on mal ? Volodia peinait avec l'anglais. La traduction instantanée traînait dans son oreillette avec un temps de retard. Il lui semblait que le cowboy parlait plus que la traductrice. Le piège tenait-il en *cela* ? Cherchait-on à glisser de la propagande ennemie dans les questions sans lui donner l'occasion de réagir ? Non, c'était impossible ! La traductrice lui appartenait comme tous les meubles du palais ; l'assistant personnel de Volodia signait sa feuille de paie.

Il faudra tout de même demander à Sergueï de scanner son passé, ses relations et sa chimie avant la prochaine fois, songea-t-il. Nous la ferons pisser dans un gobelet.

Le plastique de l'oreillette épousait parfaitement la forme de l'oreille gauche de Volodia, comme l'exigeait le protocole diplomatique. Une couche de sueur et de cire se formait dans l'infime interstice de la surface d'adhésion. Il pesta intérieurement contre l'excès de minutie des Occidentaux. Puis la traductrice se mit à chanter.

À chanter vraiment, d'un murmure mélodieux dans son oreillette. Personne d'autre que lui ne l'entendait chanter. Elle chantait une très vieille berceuse qu'il ne reconnut qu'au bout d'une dizaine de secondes.

Cette berceuse-là ! La berceuse de maman !

Celle qu'elle entonnait tous les dimanches, sauf les fois où il avait bu, ou volé, ou fumé des cigarettes la veille. Il avait tapé les plus grands, il fut chef de bandes de taille croissante jusqu'au niveau de président de la Fédération avec près de mille interviews à son actif; il s'était battu contre les séparatistes puis avec l'aide des séparatistes; il avait réussi à tout justifier; son peuple l'aimait; il avait survécu à cinq tentatives d'assassinat, paré les attaques de la cinquième colonne de l'empire du mensonge, mais celle-là, on ne lui avait jamais faite.

Une putain de berceuse !

En alerte maximale, il se détourna pour la première fois du cowboy et de la blonde, il balaya la salle du regard, maudissant l'éblouissement des projecteurs, et plissa les yeux pour percer l'obscurité au-delà du rebord du plateau de télé. Un plateau couvert d'un linoléum bleu canard, une couleur qu'il estimait plaisante depuis l'enfance, et qui le rassura brièvement. Il perçut un mouvement anormal dans son champ de vision périphérique; précisément deux mouvements anormaux, à gauche et à droite. Des mouvements de corps qui se levaient. Des grands corps. De trop grands corps. À juger de leur carrure, deux individus mâles. À juger des contours de leurs ombres, ils ne portaient pas des t-shirts de cameraman, mais des combinaisons militaires. Volodia connaissait très bien les combinaisons militaires.

Non seulement s'étaient-ils levés; ils se déplaçaient perceptiblement dans la direction du plateau de télé, donc

dans la direction générale des deux journalistes étrangers, mais cela était accessoire, bien sûr ; ils en avaient seulement après lui, Volodia. Un léger sourire traversa le visage de la blonde.

Aha, c'est donc ça, comprit-il. Ils s'en tapent de l'interview. Tout ce qu'ils veulent, ces dégénérés, c'est de me filmer en train d'avoir peur, en train de fuir. Ils veulent m'humilier. Tiens, l'objectif de la caméra vient de s'allonger. Ils font le point sur mon visage présidentiel en live, ces fils de putes ! Je ne broncherai pas !

Son visage se recomposa avant d'avoir eu le temps de se décomposer entièrement. Volodia savait se contrôler tout en calculant déjà son prochain coup. Il ne broncha pas. Avec le *poker-face* d'un vieux patriarche de la steppe, il continua fluidement sa tirade sur la décadence de l'Occident.

Je ne vais pas me laisser intimider.

Il parlait à vitesse constante, mais les deux hommes aussi avançaient à vitesse constante. Ses paroles et la vitesse d'avancement de ces hommes semblaient parfaitement corrélées ; une hypothèse que Volodia vérifia en ralentissant le débit de son discours puis en accélérant à peine. Les individus en treillis militaire, aussi, ralentirent et accélérèrent en parfaite synchronie.

Si je me tais, ils cesseront d'avancer, comprit Volodia. J'ai le contrôle de la situation.

Une sensation tiède de soulagement se déversa sur ses épaules, coula lentement le long de son échine, calma la

tension au bas de son dos... puis s'arrêta net juste au-dessous de la ceinture à la naissance des fesses, glaçante et pénible. Le soulagement se mua en honte éternuée.

C'est exactement ce qu'ils veulent ! Que je me taise ! Me voir planté là, muet comme un gamin humilié devant la classe qui doit réciter un poème patriotique et qui n'arrive pas parce qu'il a un blanc.

Les deux militaires montèrent les marches du plateau éclairé, et Volodia put examiner leurs visages, tout en persévérant dans sa diatribe. Leurs barbes et leurs cheveux étaient sans doute taillés à l'aide d'un même appareil de rasage réglé sur une longueur identique. Le procédé donnait à leurs têtes un aspect de boules poilues, très rondes, et un peu grasses. L'un était roux, l'autre châtain clair. Malgré les énormes cicatrices qui marquaient le front du roux et le cou du châtain clair, malgré le bout d'oreille manquant du roux, sans doute perdu au combat, ils avaient des bouilles de bons vivants. Leurs corps hauts de deux mètres chacun n'étaient pas faits uniquement de muscles mais aussi de gras et de bidons et de gros cœurs de buffles. La bière et la cochonnaille avaient repu le désir de vie de ces hommes ; jamais jusqu'à l'indécence, mais toujours jusqu'au plaisir. Avant d'entrer en guerre et d'arracher des têtes des ennemis de leurs mains, leurs bras n'avaient servi qu'à soulever des bottes de foin et des pneus de tracteurs.

L'arrivée de ces hommes sur un plateau de télé était parfaitement incongrue. Révéler leur présence aux télé-spectateurs serait du pur délire ; personne ne parviendrait

à l'expliquer. Même la blonde n'y arriverait pas, sans parler de ce crétin de cowboy. Les deux vétérans ne servaient qu'à l'intimider.

C'est la fin du spectacle, mes couillons ; bien essayé ! ricana Volodia, convaincu et satisfait. Ils ne vont jamais entrer dans l'angle de vue de la caméra.

Mais les vétérans entrèrent sans autre dans l'angle de vue de la caméra.

Aburissant ! Insolant ! s'affola Volodia.

Ils étaient déjà à côté de lui ; au-dessus de lui. Une main énorme enveloppa son visage comme si elle saisisait un gros morceau de chair inerte. Les traits de visage de Volodia indifférait à cette grosse main. Il n'y avait pour elle ni yeux, ni nez, ni oreilles de Volodia. La main ne cherchait pas à l'aveugler ni à l'étouffer et pourtant, accessoirement, elle l'aveugla d'un œil et l'étouffa pendant dix longues secondes. Quand elle changea enfin d'angle, il haleta en reprenant son souffle. Puis la main introduisit trois doigts épais à l'intérieur de la bouche de Volodia et la força à rester grande ouverte. Une seconde main saisit sa tête par-dessus, lui écrasa le nez, agrippa ses dents supérieures et tira sa tête en arrière. Volodia sentit sa bouche béer à l'extrême ainsi qu'une douleur stridente dans la nuque. La position de la tête lui tendait le cou et écrasait ses cervicales.

Ils veulent m'arracher la gueule et me briser la nuque, comprit-il. C'est comme ça que nous tuions les poissons quand je pêchais avec Choigu.

Il ragea d'avoir pensé « gueule » de sa propre bouche ; celle qui l'avait maintenu au pouvoir pendant trois décennies et qui avait réponse à tout. Sa pauvre bouche traitée comme une gueule de poisson ! Ça aurait été sa dernière pensée.

Mais on ne l'énuqua pas. Une paire de doigts d'une troisième main se contenta d'écarter ses lèvres et une quatrième main commença à lui enfoncer un truc énorme et froid. Instinctivement, il tourna l'œil vers l'écran de contrôle et s'aperçut lui-même et sa bouche grotesquement déformée où l'on s'efforçait à faire entrer ce truc. Il écarquilla les yeux de colère en se rendant compte qu'il s'agissait d'une cuisse de dinde surgelée.

La main hostile du vétéran boucha le nez de Volodia qui ne put s'empêcher de détendre la mâchoire pour aspirer un coup. L'autre en profita pour enfoncer la cuisse dans l'orifice volubile de Volodia comme s'il plantait une patate. Ça lui écrasa la langue et lui obstrua la trachée en ne laissant qu'un mince fil d'air. La cuisse crochait à sa joue droite. Ses dents s'enfonçaient dans la chair glaciale, dont le froid se propagea rapidement jusqu'aux nerfs dentaires ; affreusement déplaisant. Il eut un élan de nausée et respirait tant bien que mal en sentant l'air passer à travers d'étroites fentes aux commissures des lèvres. L'air extérieur contournait tant bien que mal la cuisse surgelée, produisant un sifflement ridicule. La joue gauche de Volodia gonflait en rythme.

Les deux soldats lâchèrent sa tête et agrippèrent le haut de ses bras et de ses épaules. Une main de vétéran se po-

sitionna à l'arrière de sa nuque et se mit à le masser. Cela dura une minute ; ce n'était pas désagréable, c'était carrément plaisant en comparaison du reste.

Aha, ils veulent me faire passer pour un pédé ! comprit-il. *Ils vont prendre cher !*

La main derrière sa nuque s'immobilisa, serra son étreinte comme si elle serrait la nuque d'un énorme chiot transporté par la peau du cou mais elle ne porta pas Volodia ; elle projeta sa tête face avant, avec une violence inouïe. Le haut de son corps suivit avec un temps de retard. Ça lui rappela une sensation de décollage à l'intérieur du cockpit d'un avion de chasse, mais une variante exactement inverse de cette sensation, de haut en bas.

BAM !

Son visage percuta la table. Un craquement assourdissant envahit son nez, immédiatement suivi d'une effroyable douleur qui rayonna jusqu'aux vertèbres. Le moignon de volatile, qui sortait de sa bouche, avait à peine amorti le choc. Des larmes jaillirent de ses yeux.

Les soldats le soulevèrent sans ménagement en le saisissant sous les aisselles. Du sang coulait de son nez, contourna le moignon et lui entra dans la bouche. Il respirait du sang. Il y avait du sang sur la table.

— Il faut dire au revoir, dit le roux.

Ils traînèrent Volodia jusqu'au journaliste à gueule de western qui s'était levé poliment et qui lui tendait la main. Que l'on porte Volodia par les aisselles soulevait ses bras qui pliaient devant son visage. Ses pieds traînaient par terre. Par réflexe médiatique et parce qu'il était sonné,

Volodia déplaça le coude pour tendre, lui aussi, la main au journaliste.

— *Many thanks, Mr. President. It has been a pleasure talking to you*, remercia le cowboy.

Puis il recula pour laisser place à la blonde. Elle aussi serra la main de Volodia, d'une poigne sincère et chaleureuse. Elle le regardait droit dans les yeux.

— Au revoir, Monsieur le Président.

— Mmmphhhmmmm ! émit Volodia à travers la cuisse surgelée.

Déjà, les vétérans le traînaient loin du plateau. Volodia tordit le cou pour regarder en arrière. Ceux que Volodia appelait encore « la blonde » et « le cowboy » dans sa tête ne prêtaient plus attention à lui, mais rangeaient leurs affaires et les micros sur la table du plateau en plaisantant au sujet de quelque chose. Les vétérans traînèrent Volodia hors de la salle de tournage, dans le grand couloir. Des journalistes et des managers et des hôtes de talk-shows s'affairaient là. Ils parlaient. Ils se dépêchaient. Le transport de Volodia n'étonnait personne. Il faisait partie du décor.

Ils traversèrent quelques portes battantes, la tête de Volodia faisant office de bélier, jusqu'à un couloir de service étroit. Un employé de nettoyage arrivait à leur rencontre au volant d'une autolaveuse de la marque Kärcher. Il leva un bras en les voyant et cria :

— *Slava !*

— *Slava !* répondirent les vétérans d'une seule voix.

D'une main adroite, le technicien de surface dirigea l'autolaveuse au milieu du couloir et les brosses circulaires de sa machine commencèrent à effacer le fil de sang que le nez de Volodia avait dessiné sur le sol. La machine émettait un vacarme efficace. Volodia l'entendit s'éloigner rapidement quelque part derrière son dos. Les vétérans ouvrirent la porte d'un cagibi vide qui sentait le produit de vaisselle. Ils traînèrent Volodia à l'intérieur et le posèrent dans un coin.

Dans le coin opposé, il aperçut une trappe cadénassée. Le roux décrocha le cadenas, ouvrit la trappe et se tourna vers Volodia.

- On va te jeter en bas, annonça-t-il.
- C'est un labyrinthe, précisa le châtain clair.
- Il fait noir.
- Il y a une créature.
- Elle trouve ; elle mange.

Alors le roux saisit Volodia par une jambe et le châtain clair par un bras, et ils le jetèrent dans le trou. Volodia entendit craquer l'os de son bras gauche en atterrissant et il perdit connaissance.

Il se réveilla dans l'obscurité totale, sur un sol friable et humide ; de la terre battue. Un goût de chair de volaille crue dans sa bouche. La cuisse avait dégelé. La peau plumée collait au palais de Volodia. Il roula de côté et se mit à quatre pattes. Lancée de douleur dans le bras gauche. Il reporta le poids du haut du corps sur le bras droit. À trois pattes, à présent, la bouche obstruée d'une cuisse. Il

parvint à se mettre à genoux pour libérer son bras valable et la retirer. Enfin. Il respirait mieux. Il se hissa lentement debout, il tendit le bras droit au-dessus de lui et il sentit le plafond. Il poussa. Le plafond céda de quelques centimètres.

La trappe, recadenassée, bien sûr, comprit Volodia.

Il donna quelques coups pour tenter de forcer la trappe mais il renonça vite ; il était peut-être en mauvaise posture mais il en faudrait plus que ça pour lui faire perdre son pragmatisme.

Mon fameux pragmatisme, songea Volodia.

Il irait de l'avant. Il tâtonna autour de lui. Bras tendu, il avançait en repérant les obstacles.

Des murs de brique des trois côtés, un espace ouvert devant. Sûrement un couloir.

Le couloir se termina sur un croisement en forme de T. Volodia choisit le chemin droit.

Il errait depuis une demi-heure dans le labyrinthe quand un bruit d'explosion l'assourdit. Il bondit en arrière et s'accroupit instinctivement. Il n'était plus qu'un vieux Volodia désorienté.

— J'ordonne le repli de la cinquième division d'artillerie ! cria-t-il, sans effet. Général, je vous ordonne d'arrêter le pilonnement !

Il se rappela une vieille interview. Il l'avait bien ordonné, ce retrait, et les conscrits l'avait aimé. On avait continué de pilonner, bien sûr, mais l'important c'était d'avoir ordonné d'arrêter à la télé.